



La forteresse cachée

Kakushi-Toride No San-Akunin
de Akira Kurosawa

Fiche technique

Japon - 1958 - 2h19 - Noir
& Blanc

Réalisateur :
Akira Kurosawa

Scénario :
Ryuzo Kikushima
Hideo Oguni
Shinodu Hashimoto
Akira Kurosawa

Image :
Kazuo Yamazaki

Musique :
Masaru Sato

Interprètes :
Toshiro Mifune
(le général Rokurota)
Susumu Fujita
(le général Tadokoro)
Takashi Shimura
(le vieux général Izumi
Nagakura)
Minoru Chiaki
(Tahei)
Kamatari Fujimara
(Matashiki)
Misa Uehara
(la princesse Yuki-hime)



Résumé

Le samouraï Rokurota, aidé de deux paysans prêts à tout moment à le trahir, doit mettre en sûreté le trésor de son clan menacé par les soldats du clan rival. Mais pas seulement le trésor, il faut aussi protéger la jeune héritière. Rokurota réussira grâce au retournement du général Tadokoro.

Critique

Récit d'aventures à l'état pur, fantastique, ironique, libre et gratuit, grande fresque historique tout à la fois épique et burlesque, cette fable-western sur la fièvre de l'or est un divertissement de haut niveau qui force l'admiration.

Tassone - *Kurosawa*
Jean Tulard
Guide du cinéma

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Ce film d'aventures est l'un des plus somptueux jamais vus sur un écran : car Akira Kurosawa y a mis tous les ingrédients et l'essentiel. On y trouvera invention et rythme, cruauté et tendresse, violence et lyrisme, grandeur et observation humaine. On y trouvera aussi le génie de raconter en images - et quelles images ! - une histoire toute de bruit et de fureur où se mêlent le burlesque et la tragédie, une histoire qui emporte le spectateur dans un torrent d'actions sans jamais lui laisser le temps de souffler, tant l'organisation du conte est parfaite pour donner un spectacle total qui défie la critique, l'auteur ayant, de plus, réussi à nous faire croire à l'existence humaine de chacun de ses personnages. Quant à la surface de l'écran large, je ne crois pas l'avoir vue aussi intelligemment, aussi lyriquement utilisée : les décors naturels semblent avoir été créés pour ce film, la nature rejoignant ici les pensées secrètes des personnages de Kurosawa. Au delà de l'aventure, constamment passionnante, on découvrira dans **La forteresse cachée** une peinture solide d'une certaine réalité. Le Japon de l'ère Sengohu, nous le découvrons en pleine évolution : à savoir que nul ne peut plus forcer le destin à lui seul. On voit le paysan donner la main au samouraï, l'un comme l'autre ressentant obscurément d'abord plus nettement qu'ils sont solidaires. Allant plus loin, Kurosawa accorde ses héros à une terre orageuse, habituée à la lutte dans les cataclysmes. **La forteresse cachée**, incontestablement, a sa place dans la galerie des chefs-d'œuvre du cinéma. (...)

Pierre Brétigny
La Saison Cinématographique 1965

(...) Une princesse, un samouraï et deux paysans que le sort a réunis bien provisoirement dans une région dangereuse, à une époque très trouble, c'est un argument qui a permis à Kurosawa de brosser un tableau fort ressemblant avec cette période de l'histoire de son pays et de composer une sorte de western japonais de qualité, sans saloon et sans cow-boys mais avec toute la fougue que nous aimons chez Kurosawa, fougue s'alliant à la retenue, à la perspicacité, au sens et à la richesse de l'image, à toute cette dialectique irrésistible de notre réalisateur qui rend un film réussi de lui si profond et si fécond à la réflexion : hommes misérables et puissants en conflit entr'eux et avec eux-mêmes dans une nature rocheuse et escarpée, brûlante sous le soleil ardent et abreuvée du sang des guerriers et des populations subissant le contrecoup des rivalités de suzerains féodaux ; à ces foules affamées, malmenées et rebelles (une révolte sur des marches naturelles fait naturellement penser à Eisenstein) succèdent des êtres isolés perpétuellement en conflit, anxieux d'atteindre leur objectif : la fin de la misère pour les uns, la sauvegarde du trésor du clan en vue de la future restauration du trône, pour les autres. Des séquences rapides s'alternant avec des séquences lentes créent un rythme prenant que viennent enrichir des plans d'ensemble mouvementés, des gros plans très expressifs et des raccords alertes et vivants. Georges Sadoul n'a pas ménagé ses louanges à cette œuvre exceptionnelle de Kurosawa : "Il est impossible" écrit-il "de raconter un film qui a l'ampleur, la vision panoramique du **Napoléon** de Gance, la variété prodigieuse d'une geste nippone, la splendeur des **Niebelungen**, l'approche humaine des films les plus intimistes... On cite Les **Niebelungen**, Gance, Eisenstein, Griffith... Et ça n'est pas encore ça. C'est autre chose qui contient tout cela, et porte la signature de Kurosawa !" En dehors de Masaru Sato pour la partie

musicale et d'Ichio Yamazaki pour la photographie, le générique de **La forteresse cachée** comporte les noms de grands acteurs que nous connaissons déjà : Toshiro Mifune (Rokurota Makabe) Susumu Fujita (Hyo Tadokoro), Takashi Shimura (le vieux général Izumi Nagakura) et ceux à retenir de Minoru Chia (Tahei), Kamatari Fujimara (Matashiki) et, enfin, celui de la jeune Misako Ouéhara (elle a dix-neuf ans au moment où Kurosawa la choisit pour son film), dans le rôle de la princesse Yukuhime. Pour ce dernier, le réalisateur avait besoin "non point d'une actrice, mais d'une jeune fille possédant la dignité d'une princesse et l'ardeur d'une fille de samouraï ; Mlle Ouéhara n'avait jamais rêvé de faire du cinéma et, la décision prise, elle s'y prépara pendant six mois en se partageant entre la diction, l'équitation et l'escrime. (...)

Kurosawa par Sacha Ezratty

(...) Par son style, **La forteresse cachée** s'apparente au western (c'est-à-dire, en fin de compte... à l'épopée). Paysages montagneux avec retraite souterraine, désert avec une source providentielle, chevauchées tumultueuses et combat singulier, héros invincible : tous les éléments de l'aventure héroïque sont là, groupés dans un récit dont le mouvement se développe autour du thème (classique lui aussi) de la traversée d'un pays hostile.

L'histoire serait même assez conventionnelle... si elle n'était japonaise ! Kurosawa l'a bien compris qui utilise abondamment les ressources pittoresques du folklore, et parfois sans beaucoup de rigueur : témoin une scène d'adoration collective du Feu, qui, traitée comme un spectacle de music-hall, est d'une affligeante médiocrité.

Mais une grande et belle séquence de combat à la lance contre deux guerriers rugissants, entourés d'un cercle de soldats qui ondule aux mouvements de la lutte, prouve que Kurosawa sait aussi renouveler la tradition et le pittoresque samouraï. Il les renouvelle plus encore dans une admirable scène où des prisonniers en haillons se révoltent contre leurs gardes et les submergent de leur masse, en dévalant un escalier potemkinien.

Et d'ailleurs, autant le film est faible chaque fois qu'il verse dans la poésie autant il est dynamique, rapide, concis quand il décrit une action.

Fort heureusement, il y a plus d'action que de (fausse) poésie dans ce western japonais, et le film en définitive emporte l'adhésion, même s'il est loin d'égaliser les grandes œuvres de son auteur. Il l'emporte d'autant mieux que Kurosawa a donné, dans son histoire, un rôle essentiel à deux ex-soldats en rupture d'armée, laissés-pour-compte-de-la-guerre qui rappellent la fois Chweik, Adémaï, Laurel et Hardy et les deux **Mammifères** de Roman Polanski. Ces deux fuyards attachés à la vie et à l'argent, c'est-à-dire prêts à s'entretuer

pour une plaque d'or mais prompts à fuir la main dans la main devant le moindre danger, forment un duo haut en couleurs. Leur présence incongrue dans cette aventure héroïque lui donne un tour familier et de la vérité. Ces humains pitoyables ne sont qu'à demi-ridicules : ce sont des hommes comme beaucoup d'autres, et ils nous touchent plus que les «héros» ne sauraient le faire.

Si **La forteresse cachée** n'égale pas **Les sept Samourais** quant à la concision du récit et à la rigueur de la mise en scène, il a peut-être plus de poids : rares sont les films d'aventures où les grands sentiments, les idéales vertus d'honneur et de courage sont confrontés aux réactions instinctives d'hommes dont le seul souci est de se... débrouiller au milieu des «désastres de la guerre».

Jacques Chevallier

Revue du Cinéma n°176/177 - Set/Oct. 64

Le réalisateur

L'un des plus grands maîtres du cinéma japonais. Fils d'un officier, il semble devoir se tourner d'abord vers la peinture, mais pour pouvoir vivre, il se fait embaucher à l'ancienne Toho comme assistant réalisateur de cinéma. Il travaille avec Yamamoto puis dirige son premier film en 1943. En 1959 il crée sa propre maison de production. C'est lui qui, avec **Rashomon**, permet à l'Occident de redécouvrir le cinéma japonais. Il est au demeurant le plus occidental des réalisateurs de son pays. Non seulement, il adapte des œuvres européennes (**Macbeth** dans **Le château de l'araignée**, **L'Idiot**, **Les bas-fonds** et il y a des accents shakespeariens dans **Kagemusha**) et nul doute qu'il n'ait été influencé par le film noir américain dans des œuvres comme **Scandale** ou **Entre le ciel et l'enfer**, mais ses films ont souvent fait l'objet de *remakes* occidentaux comme **Rashomon** devenu grâce à Ritt **The outrage** ou **Les sept samourais** transformés par Sturges en **Les sept mercenaires**, sans oublier le pillage par Leone de **Yojimbo** dans **Une poignée de dollars**. Mais cela ne doit pas faire négliger l'humanisme de Kurosawa tel qu'il s'exprime dans **Vivre** (condamné par un cancer, un homme découvre qu'il n'a rien su faire de sa vie) et dans **Barberousse** (la carrière d'un médecin des pauvres). On trouve chez Kurosawa tout à la fois un tableau des maux de la société japonaise de l'après-guerre : le marché noir (**Le chien enragé**), la prostitution, la bureaucratie (**Vivre**), la presse à scandale (**Scandale**), l'injustice sociale, une éthique, celle des samourais qu'il a contribué à populariser, et un message : changer l'homme et non les régimes politiques ou sociaux. (...)

«Les hommes sont faibles, il ne reste qu'à envisager que nous puissions changer les hommes. Il faut absolument que chacun pense plus sérieusement à remettre en question le statut même de l'humanité avant de chanter les louanges

d'une politique meilleure» dit-il. «Le cinéma peut-il y contribuer ? Sans se leurrer, Kurosawa affirme : «Si mon film peut éveiller cette bonne volonté dans l'esprit d'un seul homme, je serais comblé.» «La première qualité de Kurosawa c'est de savoir raconter», disait de lui un réalisateur américain ; il sait aussi nous montrer des images splendides (que l'on songe aux batailles de **Kagemusha**) mais loin de cultiver l'art pour l'art, il entend nous donner, sans dogmatisme, une leçon de sagesse.

Jean Tulard
Dictionnaire du Cinéma

Filmographie

La légende du grand judo	1943
Le plus beau	1944
La légende du grand judo II	1945
Les hommes qui marchent sur la queue du tigre	
Je ne regrette rien	
de ma merveilleuse jeunesse	1946
Un merveilleux dimanche	1947
L'ange ivre	1948
Le duel silencieux	1949
Le chien enragé	1949
Scandale	1950
Rashomon	1950
L'idiot	1951
Vivre	1952
Les sept samourais	1954
Si les oiseaux savaient	1955
Le château de l'araignée	1957
Les bas-fonds	1957
La forteresse cachée	1958
Les salauds dorment en paix	1960
Le garde du corps	1961
Sanjuro	1962
Entre ciel et terre	1963
Barberousse	1965
Dodesukaden	1970
Dersou Uzala	1975
Kagemusha	1980
Ran	1985
Rêves	1990
Rhapsodie en août	1991
Madadayo	1993

Documents disponibles au France

Kurosawa par Sacha Ezratty (p.151 à 167)
Akira Kurosawa comme une autobiographie - Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma